

monSTRUEuse
Féerie laurent pépin

FLATLAND ÉDITEUR
L A T A N G E N T E

Il y a toujours une fenêtre que je laisse ouverte pour que les Monstres puissent entrer. Je ne le fais pas vraiment exprès. Mais tous les Monstres rentrent dans toutes les têtes de la même façon : on les y invite. Parce qu'il y a quelque chose en eux qui nous fascine, qui nous comble, ou du moins qui absorbe notre esprit logique en polarisant nos réflexions. Quand ils sont là, c'est trop tard. Ils ne sortent plus et la terreur grandit.

Moi, ce sont mes questions sans réponse de petit garçon qui leur servent de fenêtre. Je ne peux pas m'en empêcher...

Je me rappelle...

Le dimanche matin le plus souvent, il y avait une espèce de cérémonie à la maison. Les parents s'enfermaient dans leur chambre, il n'y avait pas un bruit. Mais au bout d'un quart d'heure, le père sortait, nu comme un ver, et venait promener son désarroi au salon. Il déambulait, le front dans la main, en sueur, la verge flasque et triste. Il buvait de l'eau, soupirait lourdement, tournait un peu en rond et rejoignait la mère en soufflant.

Cette scène, probablement brève en réalité, me semblait durer des heures. Les aiguilles de l'horloge murale arrêtaient leur progression pour lais-

ser au drame intime du père le soin d'infiltrer, d'engluer, nos réalités individuelles.

Bien sûr, j'étais un enfant, je ne pouvais pas comprendre les subtilités tragicomiques d'une communion maritale sans cesse avortée. Je croyais seulement que le père veillait la mère, puisqu'elle était malade, mais je ne comprenais pas pourquoi il sortait nu de la chambre ni pourquoi il était si absorbé.

En revanche, je voyais bien qu'il y avait un malaise.

Je sentais dans l'atmosphère la pesanteur de la scène, qui plongeait mon jeune cerveau dans un bocal d'éther.

Si le père en était le personnage manifeste unique, la mère quant à elle devenait omniprésente par son absence. Son aura magnétique planait au-dessus de notre petit théâtre, en bousculant le vide et l'inertie. Mais elle n'apparaissait jamais.

Je suppose qu'elle restait sur le lit, la mère, jambes et bras écartés, attendant l'inspiration qui la sauverait de son sort. Je pense qu'elle avait déjà son projet à elle dans la tête, la prolifération, la duplication à l'infini, des créatures qui remplissent son ventre et jaillissent de son corps à tout moment.

Le père, lui, semblait n'être présent qu'à regret, embarrassé de mes frères et moi et de nos existences énigmatiques. Il s'adressait rarement à nous, comme s'il nous craignait, ou plus précisément, comme si le vivant et le singulier en constante évolution qu'il y avait en chacun de

nous constituait une menace pour lui, un déséquilibre permanent et anxiogène.

C'était un être dissimulé et inquiet, le père, un type qui rasait les murs constamment, coupable par avance de tous les torts qu'il ne nous avait pas encore causés.

À l'occasion, il tapait, criait, piquait des colères, mais on aurait dit des tentatives de diversion, des scènes surjouées. Le père n'était jamais vraiment à ce qu'il faisait.

Il me terrifiait.

En attendant de se trouver un projet bien à lui, il s'était mis à la taxidermie en amateur. Pour répondre, je crois, au schéma très archaïque qu'il avait de la sécurité dans les relations humaines. Il s'était aménagé un laboratoire dans une pièce de la maison, suite à la mort de notre premier chat, qu'il n'avait pas supportée.

Il n'aimait pas quand quelque chose disparaissait ou changeait de nature, le père.

Quand il vidait des animaux pour les empailler, il y avait une odeur épouvantable dans la maison. En même temps, il était occupé et ça avait l'air de l'intéresser vraiment. C'était bien, comme activité, pour le père. En revanche, il nous regardait du coin de l'œil et ça me faisait peur. Je me disais qu'il pesait le pour et le contre. Il devait se demander à quel âge il devrait nous vider nous aussi et nous bourrer de produits chimiques et de paille pour qu'on ne s'en aille jamais et qu'il puisse rester en sécurité.

Et parfois, à la maison, la vie jaillissait brutalement hors de son bocal d'éther : tout à coup, sans

crier gare, les parents voulaient tuer les enfants. Pas pour ne pas les voir souffrir, mais pour qu'ils ne puissent pas témoigner de leur naufrage. C'était un peu l'histoire du Petit Poucet, mais sans faux-semblant.

Ça se produisait après le dîner. Je les entendais, le soir, derrière ma porte.

Ils se disputaient pour savoir auquel d'entre eux en incombait la mission.

Quand elle sortait exceptionnellement du lit, la mère avait une soif d'absolu, aucun scrupule ne l'arrêtait, elle avait un tempérament révolutionnaire. Le père, lui, était plus timoré. Le côté pénible des angoissés, ça, cette façon de vous demander pardon avant de vous égorger.

La mère disait qu'il fallait asperger d'essence les chambres des enfants et y mettre le feu. Ensuite, les parents se jetteraient dans le brasier. Le père n'avait pas confiance. Il savait bien que la mère s'arrangerait pour en sortir vivante. Il penchait davantage pour une bonne grosse rasade de médicaments pour tout le monde. Ça avait un côté perfectionné, ou moderne, si vous voulez, qui lui plaisait bien, au père, et ça paraissait plus sûr, eu égard à la mère.

Alors ils se disputaient.

Ensuite, le père entrait dans les chambres. Il venait nous regarder. Il nous reniflait. Je l'entendais respirer, soupirer, je croyais deviner chacun de ses cheminements. Je me disais qu'il avait un couteau, que si je bougeais il l'abattrait sur mon cou ou ma poitrine et je me tenais les différents trous de mon corps parce que je ne voulais pas mourir par là.

J'étais rentré chez moi plus tard que d'habitude. J'avais été retardé par l'un des Monuments qui avait traversé une décompensation poétique majeure. Didier criait qu'il ne voulait pas mourir. Il avait connu trop de gens célèbres pour ça, grâce à sa télé, et il avait la tête de son père quand il est mort, dans la glace. Il n'était pas d'accord. Il devait devenir député, et puis son frère lui enverrait bientôt une jeune fille de Bordeaux pour improviser un mariage en guise de surprise d'anniversaire. Et Didier voulait faire une émission en direct sur France 2, aussi. Avec un orchestre symphonique, qu'il dirigerait lui-même pour fêter ses soixante-dix ans.

Il avait d'autres raisons encore pour ne pas mourir, Didier.

Je voulais lui en parler. Ça me fait toujours bizarre de ne pas savoir comment l'appeler. Elle disait qu'elle n'avait pas de nom mais que je pouvais l'appeler comme je voulais. Ce soir-là, j'aurais voulu qu'elle ait un nom. Parce qu'elle n'était pas là et que je voulais l'appeler.

Souvent, quand je ne la voyais pas, je commençais simplement à lui parler comme si elle était dans la pièce et elle apparaissait. Je ne me suis jamais vraiment demandé comment elle faisait. C'était une Elfe, après tout. C'est ce qu'elle

m'avait dit. Je n'avais pas de raison de ne pas la croire.

J'ai commencé à lui expliquer, alors. J'espérais l'appâter avec les éléments cliniques de la décompensation poétique de Didier pour qu'elle se surimpose au décor. Elle aimait bien faire ça. Jouer les hologrammes. Il y avait quelques brumes colorées, lumineuses, informes, et puis sa silhouette se détachait du brouillard, sa figure s'affinait et elle était là.

Je pense qu'elle n'avait pas besoin d'apparaître par strates, comme ça. C'était pour le décorum, le tralala. Je crois aussi qu'elle avait peut-être peur que je ne l'aime plus si elle ne présentait plus de signe extérieur de féerie.

Je lui ai récité la saillie de Didier. Il m'avait impressionné ce jour-là.

« Tu sais, ça me rappelle le poème de Boris Vian, *Je voudrais pas crever.* »

Je suis allé chercher le bouquin dans la bibliothèque, parce que je n'ai jamais été capable de réciter plus de quatre vers de suite d'un seul poème. Ça me passionnait, ces comparaisons. J'avais été embauché en tant que psychologue dans le service pour malades volubiles du Centre psychiatrique, et mon travail de recherche, au-delà des interventions à but thérapeutique, consistait pour l'essentiel à établir des ponts entre la poésie classique ou contemporaine et le contenu délirant des décompensations poétiques des patients du Centre.

Je n'aime pas dire : « les patients ». Je les appelle les Monuments, en général. J'ai commencé à réciter :

*Je voudrais pas crever
Avant d'avoir connu
Les chiens noirs du Mexique
Qui dorment sans rêver
Les singes à cul nu
Dévoreurs de tropiques
Les araignées d'argent
Au nid truffé de bulles
Je voudrais pas crever*

...

Mais elle n'était pas là.

J'ai espéré que ce soit un jeu, d'abord. Mais je crois que je savais déjà. Elle m'avait alerté à plusieurs reprises. Elle étouffait. Elle n'était pas faite pour ça. Je l'ai senti dans l'air aussitôt. Un bruit imperceptible, ces bruits que font les rêves quand ils disparaissent tout d'un coup sans prendre la peine de s'estomper doucement, comme une bulle de savon qui éclate ou un os de fourmi qui se brise.